



CLASSIQUES
GARNIER

PRUDHOMME (Florence), « L'atelier de mémoire », *in*
PRUDHOMME (Florence) (dir.), *Cahiers de mémoire, Kigali*,
2014, p. 13-18

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08747-2.p.0013](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08747-2.p.0013)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

L'ATELIER DE MÉMOIRE

L'atelier de mémoire a été créé lors de la 20^e commémoration du génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda. Des « grandes mamans », des jeunes, des femmes, des hommes se sont réunis au rythme d'une matinée par semaine. Ils ont écrit chacun leur *Cahier de mémoire*. Ils les ont lus aux autres. Le respect mutuel, la confiance et leur commune expérience étaient le socle de leurs échanges. Ces mémoires singulières sont l'histoire du génocide, elles en restituent la réalité composite et sont une archive pour les générations futures. Cris ; odeurs âcres, fumées et sang ; fuites et poursuites, annoncées par des persécutions accumulées durant plus de trois décennies ; terreur ; regroupements effarants. Violence extrême – une population exterminée, près d'un million de victimes. Des paysages anéantis par le projet génocidaire. Les rescapés sont porteurs de cette histoire. Leur mémoire individuelle et collective est porteuse de ce qu'aucun mémorial ne peut exprimer. Le mémorial transmet l'horreur, le résultat du génocide – mais il est muet, aucun sang n'irrigue les corps gisants atrocement mutilés, figés dans leur dernier instant d'effroi ou ensevelis dans des fosses communes.

« Nous partageons une même histoire¹ ». Les rescapés parlent une langue, le kinyarwanda, où certaines expressions sont difficiles à traduire, non pas littéralement, mais

1 Voir p. 301.

par leur trop-plein de significations. Tout est dit dans cette phrase. C'est l'histoire qu'ils ont vécue parce qu'ils sont nés Tutsi. Les *Cahiers de mémoire* font entendre le sort commun. « Les nôtres », ceux qui ne sont plus là et ceux qui sont restés. Une histoire indéchiffrable pour les enfants tutsi dont la vie bascule en 1959. Annonciata a huit ans, elle ne recevra aucune réponse aux questions qu'elle pose de manière réitérative à sa mère. Plus tard, face à des situations demeurées inexplicables pour la fillette qu'elle est encore, elle reprendra à son compte ce silence : « Je me suis tue². » Après le génocide, elle sera frappée d'oubli, d'amnésie. Il lui arrivera d'oublier jusqu'à son nom ou la présence de ses enfants à ses côtés. L'absence a tout envahi, le monde est devenu un gouffre insondable.

Les *Cahiers de mémoire* restent prioritairement récits du génocide, mais la remémoration s'étend en amont et en aval, ils parlent de l'amour, des saisons, de la famille, des traditions. Comme les *Livres du souvenir*³ écrits par les survivants de la Shoah, ils suivent un rythme ternaire : avant, pendant, après, mais le fil conducteur, l'épicentre, demeure le génocide. Mémorial pour les disparus, conservatoire de leurs noms, conservatoire des familles décimées, les *Cahiers de mémoire* occupent un espace où se rejoignent la nomination des disparus et le récit énonciatif et mémoriel, qui restitue le vivant / le réel de celles et ceux qui ont péri.

Pendant. Toutes les collines, toutes les pistes étaient couvertes de barrières, toutes les routes étaient « barrées pour notre race⁴ ». Les portes demeurent impitoyablement closes : « Aujourd'hui, ce n'est pas hier, prends ton enfant

2 Voir p. 155 et 157.

3 Voir « Et la terre ne trembla pas », *La Shoah dans les Livres du souvenir, Revue d'histoire de la Shoah*, n° 200, Paris, mars 2014.

4 Voir p. 173.

et pars d'ici⁵. » Quelques exceptions pourtant. Le voisin cache puis accompagne celui qui fuit un peu plus loin. L'errance se déroule dans un périmètre variable. Au-delà des frontières. L'Ouganda, le Burundi, le Zaïre, la pointe nord du lac Tanganyika, l'île d'Idjwi. À l'intérieur du pays, dans les limites géographiques d'une préfecture, d'une région, d'une commune. Entre les maisons éparses sur la colline. Ce sont des allers-retours éperdus. La fuite est circonscrite. Tellement entravée qu'on parle de « piétinement ». Comme un animal pourchassé pris dans le piège. Le paysage, ce sont les lieux où l'on espère trouver secours : des églises, des écoles, des centres de santé, « une brousse impénétrable », un pont. Tout autour les champs de sorgho, les bananeraies, les roseaux et les papyrus, la terre détrempée du mois d'avril. La pluie donne le signal d'un court répit : les *Interabamwe*⁶ cessent de traquer leurs « cibles ». Le paysage sonore, ce sont les hurlements des *Interabamwe*. Leurs slogans, leurs cris, les coups de sifflets. Les roulements saccadés des tambours. Les vociférations de la Radio-télévision libre des mille collines, livrant les noms et les lieux précis où sont cachées jusqu'à l'asphyxie les familles tutsi. Les pas qui se rapprochent. Les ultimes cris d'effroi, les gémissements durant des nuits entières. Pendant cent jours et cent nuits.

Après. Nous avons choisi d'accompagner les rescapés tout au long de leur parcours de reconstruction de soi (*Twiyubaka*). Les thérapeutes rwandais ont guidé nos pas. Naasson Munyandamutsa⁷, dès le premier jour. Et plus

5 Voir p. 257.

6 Pour tous les termes en kinyarwanda et en italique, voir le glossaire en fin d'ouvrage, à l'exception des termes immédiatement suivis de leur traduction dans le texte.

7 Voir p. 329-335.

tard Émilienne Mukansoro, et Béatrice Niweburiza. En 2013, un voyage de mémoire nous a emmenées, les grandes mamans et nous, dans le sud du pays. Nous avons traversé des régions lourdes de souvenirs et d'absences. Les cris, les pleurs jaillissent. C'était là. Il ne reste que des épineux et des brousses. Les lieux sont dévastés, abandonnés, détruits à jamais. Au cours du voyage pourtant surgissent d'autres souvenirs, des légendes que racontaient les grands-parents, des histoires énigmatiques, des contes. Une restauration du paysage se met à l'œuvre. Les souvenirs heureux se mêlent au chagrin. Les lieux s'animent et s'apaisent. La présence des disparus est une image vivante. Les troupeaux reviennent sous les yeux. Et aussi les matinées où on récoltait des herbes qui rassemblées en gerbes se balançaient joyeusement au-dessus de la tête des petites filles. Les saisons étaient celles des récoltes et des veillées où se transmettait l'histoire du Rwanda. Les heures étaient celles où l'on trayait les vaches *Inyambo*, où on buvait le lait. Les fêtes, les naissances, les baptêmes, les cérémonies de la dot, du mariage, de *Gutwikurura*.

Cette reviviscence mémorielle donne les forces de ne pas suffoquer en entendant le cri qui, de travée en travée, transperce le stade Amahoro où se déroulent les commémorations. Les traumatismes éclatent lors des veillées de mémoire inondées de larmes, qui agissent comme de fulgurantes thérapies. Des scènes de compassion inouïes voient le jour. Le lendemain c'est l'apaisement. C'est plus que de l'apaisement, c'est de « la joie », dit Émilienne sans pouvoir trouver d'autre mot après la veillée de mémoire de la 18^e commémoration. Les pratiques thérapeutiques inédites mises en œuvre au Rwanda sont un apport inestimable pour la clinique, partout où les catastrophes et les désastres anéantissent de manière récurrente et massive les êtres humains. L'atelier de mémoire y a puisé son inspiration.

Un mouvement sans fracas anime la psyché de celles et ceux qui dans leurs récits tressent les fils d'une temporalité tridimensionnelle qui avait volé en éclats. Les pleurs, les cris, les souvenirs ouvrent la voie aux élans de la reconstruction de soi. À l'injonction criminelle, « Aucun de vous ne doit survivre », répond le choix de vivre qui se dit en kinyarwanda : *Kubabo kwawe kuranyubaka*, « Ton choix de vivre me fait exister ».

Florence PRUDHOMME

Toute ma gratitude à Naasson Munyandamutsa, qui m'a accompagnée depuis 2004. Avec Naasson j'ai appris la patience, la compréhension, la présence, l'empathie à l'égard des rescapés. Ses encouragements et ses conseils m'ont guidée.

Merci à Annonciata Mukamugema. Son intelligence et sa connaissance du pays ont été une richesse inestimable pour poursuivre notre projet, année après année. Merci à Jean-Paul Kayumba qui a assuré avec elle la mise en œuvre de l'atelier de mémoire. Merci à Louis Munyaburanga Basengo qui a animé avec bienveillance les séances hebdomadaires de l'atelier. Tous trois ont accompagné la réalisation jusqu'à son terme des Cahiers de mémoire.

Merci à Thérèse Kanyanja et au groupe des grandes mamans, cœur de la Maison de quartier.

Merci à Émilienne Mukansoro, à Béatrice Niweburiza, au groupe Icyizere family, à Dafroza et Alain Gauthier.

Merci à Isabelle Quentin-Heuzé et à la Fondation EDF, merci à Janine Le Berre et à Pont-L'abbé solidarité internationale (PASI) qui ont soutenu le projet des Cahiers de mémoire.

Merci à Michelle Muller pour sa présence tout au long de mes années rwandaises et pour son vaillant enthousiasme depuis la création de l'atelier de mémoire jusqu'à la publication de cet ouvrage.